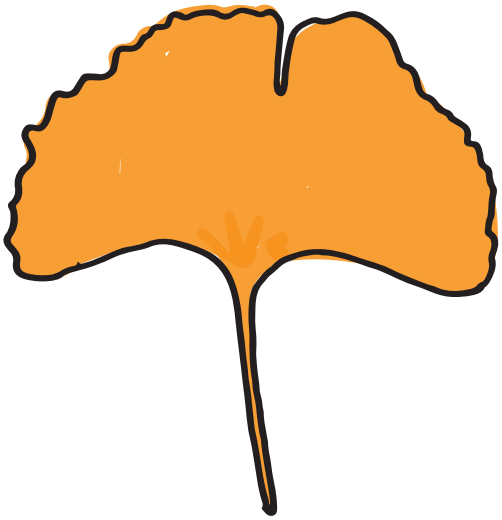
Léo Fourrier · Estelle Vanwambeke

SOINS DE SUITE



Paris, mai 2019

Commande de l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris dans le cadre du Programme d´Expérimentation en Arts Politiques (Speap), SciencesPo Paris, mai 2019.

Contacts :
leo.fourrier@sciences-po.fr
estelle.vanwambeke@sciences-po.fr

Avant-Propos

Ce recueil de nouvelles parle d'un territoire. Celui de l'hôpital Bichat situé au Nord de Paris, tout droit depuis la sortie de métro Porte de Saint Ouen, de l'autre côté du grand Boulevard. Il n'y a qu'à suivre la cheminée.

Il parle d'affects aussi. Ceux du personnel hospitalier quant à son lieu de travail, et à sa délocalisation à Saint Ouen prévue pour 2027.

Il est l'aboutissement de six mois d'une enquête commandée par l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris, dans le cadre du Programme d'Expérimentation en Arts Politiques de Sciences Po Paris. Cette dernière visait à renseigner ce qui compose les cultures matérielle et immatérielle des lieux, les morceaux de mémoire à emporter, mais aussi à interroger les craintes et les attentes du personnel quant au projet du futur centre hospitalier.

L'enquête a ainsi consisté, entre novembre 2018 et avril 2019 à ouvrir ce territoire comme une archive vivante. Quelles métamorphoses conservent les lieux en mémoire? Que nous disent les marges et les silences des cartes? Quels désirs énoncent les parcours et les gestes de celles et ceux qui le pratiquent au quotidien? Comment les saisir? Comment leurs corps traduisent-ils des discours abstraits, comme l'hospitalité? Les lieux hospitaliers sont-ils automatiquement, intrinsèquement, des lieux d'hospitalité? À quoi le personnel hospitalier est-il attaché? ...

Pour répondre à ces questions, aucun tutoriel n'aurait su faire l'affaire. C'est à partir de nos expériences du design, de la recherche sociale et de la littérature, mais aussi de nos intuitions et convictions sensibles que nous avons pris le parti de suivre les déambulations des personnes qui *habitent* Bichat; de scruter leurs performativités et *agentivités* (ou capacités d´agir), les usages anecdotiques ou répétés des objets qui composent le paysage matériel. Il s'est agi de disséquer les codes, les imaginaires et les symboles partagés par le corps hospitalier, les manières qu'ont les personnes de les incorporer ou de les transformer, d'en élargir le sens parfois, individuellement ou collectivement. Il s'est beaucoup agi de tendre l'oreille et d'écouter enfin, ce que le personnel hospitalier dit ou tait, en périphérie des discours officiels.

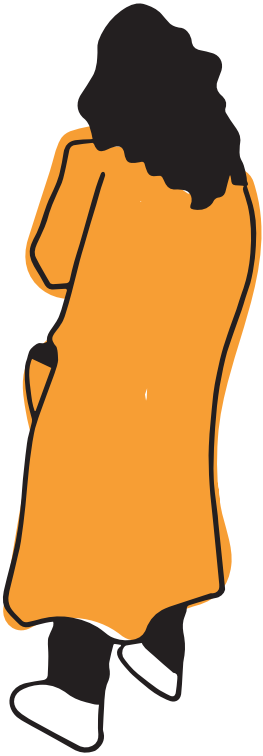
Ainsi, chaque personne rencontrée sur ce territoire a formé un point sur la carte. Reliés par leurs récits, ces points ont tracé des lignes révélant à leur tour une toute autre carte de l'hôpital Bichat. Une carte sensible, cette fois.

Des lieux anonymes se sont révélés être le théâtre d'histoires singulières qui parfois se rencontrent et forment une communauté. Les hiérarchies représentées dans les plans des architectes s'en retrouvent bousculées. Pratiqué, le territoire se déploie comme un espace d'énonciations, concept cher à l´historien Michel de Certeau. Il devient au cadastre ce qu'est la parole au langage lorsqu'elle est articulée.

Choisir les dispositifs capables de saisir avec justesse toute la complexité du problème posé par l'enquête et d'en restituer un point de vue demande du soin.

Le soin fait partie de ces aspects de l'existence humaine que les *expériences* générées par les algorithmes ne sauraient remplacer, comme l'hospitalité, l'accueil ou encore la convivialité. Il se retrouve donc au cœur de cet ouvrage, notamment dans sa mise en forme donnant à voir et à entendre ce à quoi les acteurs du territoire tiennent, ce qu'il faudra emporter dans le futur Hôpital Nord, et ce qu'il reste à imaginer.

Publier ne répond ici à aucune conformité d'usage administratif ou académique, mais à un souhait de *faire un public*, de faire *communauté*, autour d'un projet qui peut, *doit* être commun. Il crée l'occasion de rencontres, de discussions autour de son contenu, comme un élément dans le processus plus vaste et plus long de construction sensible du présent, en vue d´un futur hôpital habitable pour toutes et tous.



0.
Le silence de la carte
(1999)

Il y a encore une quinzaine d'années s'étendait une aire blanche. Un terrain d'environ cent mètres carrés face à l´unité de Soins de Suite et de Réadaptation, qui apparaissait comme un silence au cœur du parc hospitalier. Des fenêtres qui jouxtaient le bâtiment SSR, on pouvait observer un territoire encore vierge d'utilité, une parcelle que les architectes avaient laissée au bon vouloir de la communauté. L'usage qui en serait fait devrait bien sûr se justifier.

Aussi Sandrine, membre active du personnel kiné, décida un jour de panser les plaies de ses patients par le travail de cette terre, celle-là même que l'on eût pu croire auparavant salée.

Ni bête ni plante ne s'est jamais épanouie dans un état de confinement, avait-elle avancé auprès de sa hiérarchie. Une fois la requête *remontée* auprès de l'administration, on lui concéda sans broncher un confortable budget, incluant plantes, graines, et même un brin de mobilier.

De quoi aurait-on besoin ? De bancs et de chemins, mais aussi d'ombres d'arbres et de parfum des fleurs. Quitte à planter, autant varier.

Sandrine ne s'imaginait pas que le terrain vague deviendrait vite une zone aussi centrale de son établissement, tant pour le repos du personnel que pour le rétablissement de ses patients. Les comptes faits, ce serait *administrativement* bien.

En pratique, tous apprécieraient la simplicité de l'endroit, son originalité, tel un village gaulois ceint de camps bétonnés.

À la fin de l'hiver, le jardin restait une idée encore abstraite. Si le piolet de Sandrine écrivait dans la terre le début de cette histoire, les milliers d'individus qui foulent chaque année le seuil du CHU disaient vouloir ce trou de verdure. Eux qui vivaient, souffraient puis mourraient sous le regard d'une tour espéraient rapidement voir bourgeonner les cultures de la kiné.

L'écosystème prévu par Sandrine serait dès lors actif sous cinq ans. Les arbres auraient déjà bien grandi d'ici quatre, ou quatre et demi. L'idée ne laissa pas ses collègues indifférents. Certains lui demandèrent *pourquoi diable un jardin, au beau milieu de la Porte de Saint-Ouen?* Les gens avaient tous une idée bien arrêtée sur le genre de besoins auquel pouvait répondre la culture d'un jardin. Sandrine préfère seulement l'action à la plainte, sans qu'elle n'en retire pour autant une quelconque fierté. Elle n'écoutait plus depuis longtemps les bonnes âmes venues lui expliquer qu'être moins payée pouvait se justifier par la *dimension-vocation* de son métier. Sandrine avait appris à accepter.

Si les autoproclamés proactifs diront soulever des montagnes tandis que rien n'aboutira jamais, ils n'en resteront pas moins emprunts de gratitude lorsqu'ils verront le jardin, et qu'ils profiteront à leur tour des vertus du vide et du plein.

Le week-end, elle put aller chez Truffaut. Elle y acheta les graines les plus communes, des semences conseillées, des *qui poussent et qui tiennent*.

Rien de trop compliqué, les objets plus lourds tels que les grands pots ont pu être commandés directement par l'AP[1]. Elle s'octroya toutefois une relative fantaisie, et fit l'acquisition de semences promettant la superbe croissance d'un formidable gingko-biloba, un arbre dont elle avait pu apprécier le feuillage lors d'un récent voyage, et qui avait même survécu à Hiroshima.

Le jeudi suivant marquait le début du printemps, une croix verte avait été faite dans le calendrier de la salle de repos, celui estampillé Yann-Arthus Bertrand. Elle se perdit un temps encore dans la photo aérienne du désert algérien puis tourna la page, l'Histoire s'écrivant à la sueur des petites initiatives.

Ce ne fut qu'aux alentours de quinze heures, le lundi suivant, que ses collègues entendirent un premier coup de pelle. Un bruit de terre qu'on remue, et qui résonna joyeusement sous un ciel d'avril couleur ciment. Encore un, et puis un autre. Il ne faut pas traîner. On ne peut le planter que d'avril à la mi-mai. Après c'est trop tard, l'arbrisseau ne sera pas assez épais. *Enfin, si tout se passe bien, vous verrez que d'ici un an déjà, ce ne sera plus ce que c'était*. Ce sera un jardin. Et au milieu de ce jardin, un arbre aura poussé.

1. Assistance Publique

1.
MOBILITÉS
(2009)

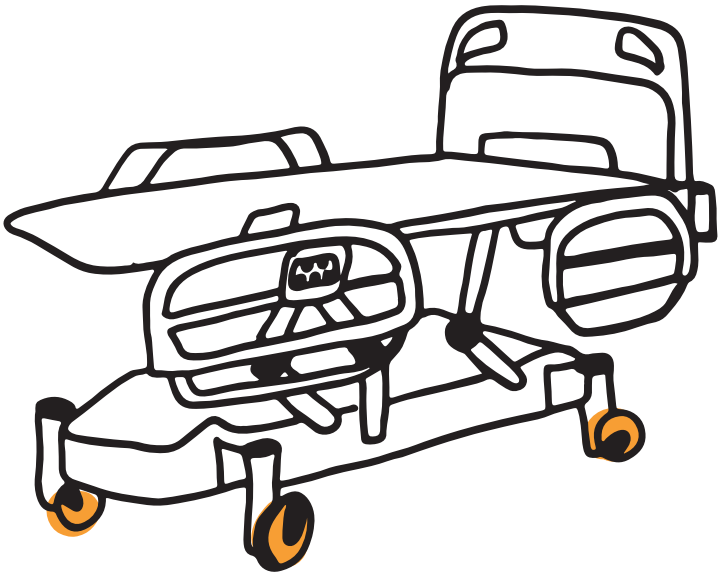
On n'est quand même pas à l'hôpital, ici !
Marie, à l'hôpital.

Lorsque Jérôme a commencé à délaisser la bruyante cantine, il y a déjà quelques années, le jardin était encore quasi-désert à l'heure du déjeuner. Il fait partie des rares ayant pu connaître le Gingko, alors que celui-là n'était encore qu'un modeste arbrisseau.

Jérôme dirige un service important, et voit sa fonction comme un cartilage nécessaire au corps médical, et à son bon fonctionnement : Jérôme est gestionnaire de lits.

Un oeil torve est dirigé vers la tour et la cheminée, les deux masses verticales qui tranchent avec l'apparente harmonie du paysage printanier. Aux abords du jardin, il aperçoit un visage familier : Sandrine, la kinésithérapeute mutée à Bichat la même année que lui, et qu'il avait déjà plusieurs fois remerciée pour sa verte initiative au coeur du parc hospitalier. Il la salue d'un hochement de tête, elle lui sourit avant d'emmener d'un pas lent les patients vers le potager. C'est une étape cruciale dans la récupération de leur motricité, avait-elle clamé sitôt leur arrivée. « On guérit mieux, à l'air frais. » Le gingko-biloba est à la fois toujours statique et toujours plus grand, et chaque fois d´autant plus enraciné. L'arbre devient, à son plus grand plaisir, merveilleusement imposant.

Un homme passe devant lui, chargé d'une brouette. Il se dit ravi qu'un jardinier ait pu être engagé. Le cadre aurait même eu vent d'un projet d'apiculture. Enfin, à un moment, c'est ce qui se disait. Désormais, on ne parle plus que d'autres projets, plus grands, plus gros, et qui impliqueraient un *accroissement des mobilités*, ou une a*ugmentation de l'ambulatoire*, soit, autrement dit, une diminution plus ou moins drastique du nombre de lits. C'est tout du moins ce que Jérôme a lu, sur les panneaux d'affichages de l'accueil, là où il passe chaque matin saluer Valérie. *Sans lits, pas de patients !* Cette formule entendue par son prédécesseur traversa l'esprit de Jérôme. Dans le jargon médical, le lit apparaît comme la métonymie du patient. Un malade vaut un lit, et peu importe qu'il leur arrive ou non en marchant. On *ouvre* et on *ferme* un lit dès lors qu'arrive puis repart le patient. Embarcation de fortune dans leur aventure hospitalière, le lit cristallise certaines tensions. Ses collègues savent que la réduction du nombre de lits n'impliquerait en rien celle du nombre de patients. Ils devinent seulement qu'on attendra d'eux d'être toujours plus productifs, et avec toujours moins de moyens. Au regard de ses activités passées dans la région du Dauphiné, Jérôme connaît les budgets alloués à l'AP-HP, plus importants qu'ils ne le seront jamais dans sa région natale. Il se figure surtout, en sa qualité d'ancien infirmier, la pénibilité du travail induite pour ses collègues. Si les malades légers ne feront plus que passer, le corps soignant sera concentré sur les blessures plus lourdes, les corps plus abîmés. Les moyens humains ne sont pas extensibles.



Jérôme a convenu par *bipper* de terminer sa pause avec Dominique. Installé dans la salle de repos de la chambre mortuaire, service que dirige sa collègue et amie, ils profiteraient tous deux des vingt minutes qui leur incombe avant d'*y retourner*. Dominique et son équipe, aussi paritaire qu'hétéroclite ayant pour trait commun le franc-parler, sont bien souvent en charge de l'accueil des patients décédés, sur les fameux lits de mobilités, à Bichat comme à Beaujon.

Dominique s'avère très attentive au bien-être de ses équipes. Elle n'en montre rien - pas besoin de se la raconter - mais connaît à peu près tout de leur vie. Elle retient toutes les dates clés de leurs divers calendriers, de l'état de santé du père de l'un aux avancées de la grossesse de la fiancée de l'autre. Elle est comme ça, n'en retire aucune fierté, balaie d'un revers de main la question en demandant si tous les *y+b*[1] du jour ont déjà pu être faits. Dans un coin de la salle de repos, les sacs réutilisables Monoprix montrent qu'elle est allée faire les courses pour l'ensemble de l'équipe, une grande salade composée que chacun ferait comme il l'entendrait. Vincent était en congé, Sarah et Camille avaient repris, chargés de l'accueil des proches pour présentation du corps ou nettoyage rituel d'un de leurs patients. « Et tu te cognes les courses tous les jours ? » avait demandé Jérôme.

- « Oh, écoute, je pense que c'est le moment principal de la journée. Tout le monde est là, on peut partager. Entre la première arrivée et le dernier reparti, tous nos horaires concordent. Bon après, y a toujours une famille pour sonner à ce moment-là, ou un patient entrant qu'il nous faut enregistrer… Enfin, c'est déjà ça. »

1. yeux + bouche : abréviation pour l'action, en thanatopraxie, qui vise à bomber les cavités oculaires puis à fermer la bouche du défunt.

Dominique tend une boîte de pâtisseries orientales apportée par Camille en fin de matinée. Jérôme accepte, regarde l'heure sur son cellulaire, dit ne pas devoir tarder. Dominique hoche la tête, ils conviennent de se revoir plus tard. Ils reprendront demain leur conversation au sujet du prochain pot du personnel. Jérôme croit que c'est quelque chose qu'à peu près tous les services de l'hôpital apprécieraient.

Dernier détour avant de reprendre. L'homme rejoint la tour par les sous-sols. Il sait que ces lieux ont longtemps fait débat. Couverts de graffitis, certains membres du personnel trouvaient leur fréquentation des plus inconfortables. Un je-ne-sais-quoi qui les conduisait à emprunter d'autres passages. Lui, bien au contraire, trouve à l'humidité souterraine quelque chose de reposant, et même aux tags un certain cachet; ce devait être une commande de l'AP auprès d'une association de quartier. Jérôme se perd encore un temps dans les couleurs à la fois criardes et fanées de ces souterrains.

Dans la poche poitrine de sa blouse blanche se met à vibrer son téléphone noir. Il ne sait plus où il a lu ça, mais plus de la moitié de ses collègues voient le portable comme l'objet le plus représentatif de l'hôpital. Le plus important reste d'être joignable, *il faut bien vivre avec son temps*. Ce symbole d'efficacité du personnel soignant, celui qui leur dit où être et quand, dans quelle chambre et pour quoi faire. Pour l'heure, le département d'oncologie thoracique a le besoin urgent d'ouvrir un lit, et celui moins urgent d'en fermer trois. Jérôme se dirige vers les ascenseurs.

(CO)2.
(2019)

- Qu'emporteriez-vous de Bichat, s'il devait être détruit demain ?
- L'humain.
Nathalie

En trente-six ans de métier, l'accueil de l'hôpital a sensiblement évolué. Valérie occupe désormais un carré de béton surmonté de prothèses vitrées qu'elle a surnommé *l'aquarium*, quoiqu'elle y fusse le seul poisson.

Elle trouvait ce confinement progressif assez symptomatique de l'aménagement hospitalier. Au printemps, à l'ombre du gingko en fleurs, elle avait vu se fermer l'entrée historique de son établissement, celle du boulevard Ney. Plus personne ne pouvait plus entrer par la grande porte, à quelques rares exceptions près. Sur les allées périphériques, des loges à portiques furent improvisées, puis fortifiées. Elles permettaient de mieux surveiller les entrées et sorties de la communauté hospitalière, personnel comme visiteurs, sous l'œil bienveillant de vigiles placés là en vertu d'un plan vigipirate renforcé. Ahmed et Gérard ne font qu'appliquer les règles, celles qu'on leur a d'abord décrites comme provisoires, mais qui s'étaient peu à peu incrustées dans les esprits et les lieux. *La menace est globale, on nous dit. Tout le monde à la même enseigne.*

Au fil du temps, les parterres fleuris du site ont perdu en éclat comme en superficie. Le courant hygiéniste permettait de prévenir microbes, germes et autres organismes

n´ayant guère leur place dans un tel *écosystème* ; cloisonner la nature pour mieux s'en prémunir semblait être la volonté collective.

Aussi, à chacun sa ruse pour respirer en temps de crise. Yolande de l'imagerie, Jérémy de l'Université ou encore Paloma du labo trouvent répit dans les sous-sols, autrefois si chers à Jérôme. Les trois membres cités viennent souvent aux nouvelles des magasiniers dont l'écho joyeux vient parfois trancher l'apaisant silence des archives. On s'y retrouve pour le café, une cigarette. On y échange quelques bons mots avant de repartir.

Certains préfèrent toutefois le calme de leur bureau où ils ont le loisir de planter des boutures en pots avant de les voir s'épanouir aux côtés des photos de famille, des dernières vacances à Royan aux portraits-couleurs de leurs enfants. D'autres encore telle qu'Hafida de la pneumo ont eu recours à de grands tableaux, des reprographies impressionnistes punaisées aux murs et qui remplissent au mieux leur fonction décorative.

Ainsi les parois de l'édifice hospitalier étaient décorées d'animaux de banquise, d'embouchures amazoniennes, de sommets alpins et de champs de coquelicots ; à croire que l'ouverture d'un lit, aussi aseptisé soit-il, ne serait pas aussi efficiente sans qu'une représentation de nature n'en soit très loin.

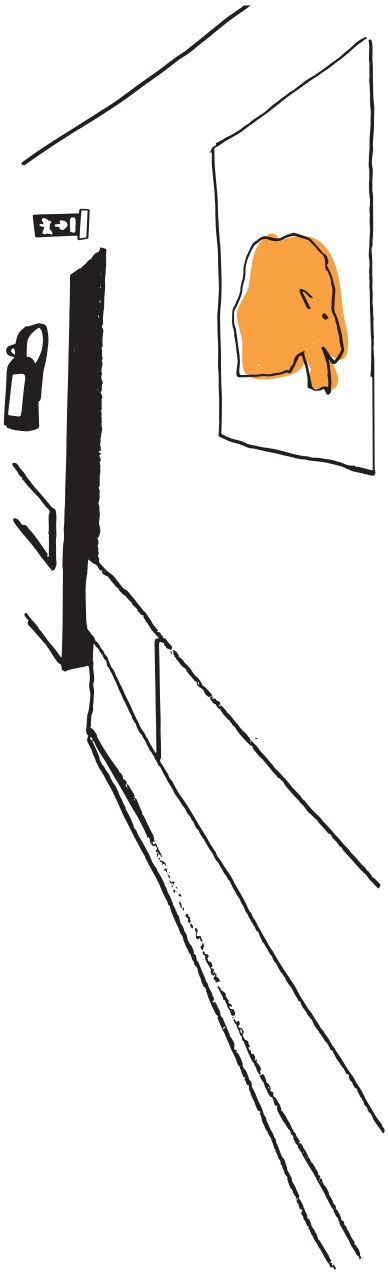
« Une œuvre d'art, c'est un appel d'air, qu'il s'agisse d'une partition ou d'une photo… » C'est en ces termes que Valérie avait plaidé en faveur d'un sans-abri venu jouer au piano mis à disposition dans l'entrée. « C'est bientôt Noël, et pour une fois qu'il y en a un qui soit doué à ça… »

avait-elle renchérit auprès d'un vigile peu affable. Ledit SDF, après un certain temps, n'avait pas reparu. Sitôt l'heure de sa pause venue, elle se rendait au jardin SSR. Elle a contribué à son aménagement, l'été dernier. Elle y a planté de la lavande, du thym, et quelques tomates. *Ça sert à reposer les sens*, comme elle disait. Elle sera bientôt à la retraite, Valérie, elle arrive à l'âge fatidique où on la pousse gentiment vers la sortie. On lui a proposé un *départ volontaire avec prime*, elle ne sait encore quoi en penser.

Elle n'ose même pas imaginer ce par quoi elle sera sans doute remplacée. Une douce voix GPS, comme dans les sciences-fictions les plus pessimistes qu'elle emprunte à la médiathèque.

Oh et puis non. Mieux vaut rêver positif, rêver concret. Assise face à l'arbre sur un banc froid fixé au sol de peur qu'il ne soit (encore) volé, elle repense au projet de la clinique Pasteur, à Toulouse. Une revue conseillée par Mario de la médiathèque lui avait consacré un long dossier. L'établissement privé avait aménagé sur les toits de l'Atrium un grand potager. Patients comme employés pouvaient alors occuper leur temps libre à planter, cultiver, cueillir, ou juste déambuler, jouir de la compagnie de la communauté. Assise sur un banc du jardin SSR, elle imagine qu'ils pourront cultiver à Bichat de quoi rouvrir une *tisanerie*. Nom autrefois donné au magasin hospitalier, ils y serviraient boissons chaudes et paniers de produits frais. Ce serait une entreprise sociale et solidaire. Un ami de Valérie, un ancien du personnel ouvrier, avait même abondé en son sens :

« C'est bien plus convivial que la conciergerie du projet Paris Nord ! Ah ça oui ! Bien plus hospitalier ! »



3.
SOINS
(2029)

La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.
Marie-François Xavier Bichat

C'est la fin de journée. Assis sur un banc du jardin SSR, Samy joue avec le cordon plastique de son badge d'interne. Si le logo de l'AP comme la photo d'identité indiquent là qu'il s'agit bien d'un badge professionnel, rien n'est écrit. Pas le début d'un nom, ni même d'une lettre. Un code informatique permettant par toute personne agréée de l'identifier. Un liseré de couleur signale discrètement quel est son rang hiérarchique, et un symbole son service. Ce badge, il en a rêvé.

Son premier cycle d'études était moins dur qu'on ne le lui avait prédit. La P1[1], certains s'en font une montagne; lui dit que ç'a été. Il s'est toujours souhaité cardiologue, et a eu le classement nécessaire pour prétendre au service désiré. Un service d'élite, que lui avait chaudement recommandé son oncle Hervé. Brancardier désormais bénéficiaire d'une pension invalidité, l'homme ne tarissait pas d'éloges à l'égard de ce service. *Y a pas à dire, c'est le meilleur, le meilleur de France pour les affaires de coeur !* Hervé fut le premier à lui faire part des équipements de pointe et d'histoires de miraculés en tous genres. Des patients dont on planifiait les funérailles, mais qui s'en sortirent à la faveur de certains pontes. Ce fut aussi Hervé qui, le premier, lui

1. P1 : première année de médecine

montra le jardin SSR.

C'était un après-midi d'octobre, il y a cinq ans de ça. Quelques oiseaux pépiaient encore. Samy était venu chercher son oncle à la fin de son *shift*. À l'étage des consultations, il avait entrepris de suivre une ligne verte (et en vérité plutôt bleue). Il avait bien sûr fini par se perdre, et son oncle lui avait dit de le retrouver à l'entrée, « là où tout le monde fume ».

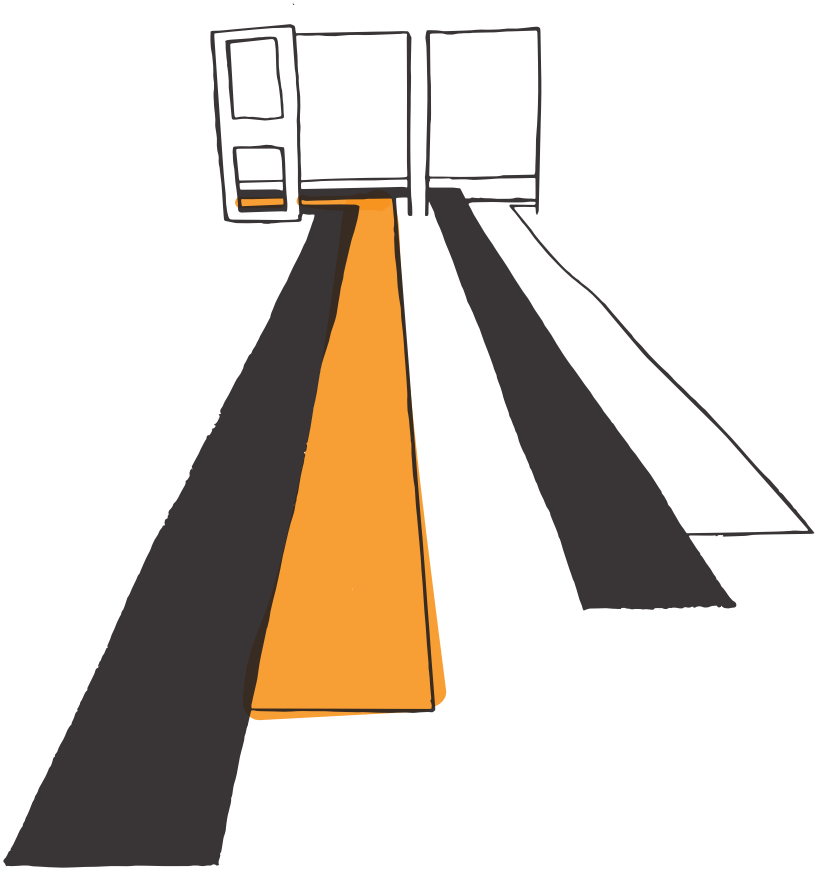
Il l'avait ensuite emmené à l'endroit exact où il se tenait maintenant, tout près du même banc, face à l'abricotier d'argent. Les feuilles étaient jaunes, d'un jaune qui se contemple. La forme des feuilles plaisait tout particulièrement à son oncle. Il lui avait enseigné tout ce qu'il savait de cet arbre. « Tu vois Samy, c'est un ginkgo-biloba, une espèce fascinante. On l'appelle aussi l'arbre aux quarante écus. C'est le dernier de sa famille[1], tu sais, mais c'est une espèce panchronique : elle existe depuis deux cent soixante dix millions d'années, soit avant les dinosaures ! Fascinant, non ?

- Fascinant… » répéta Samy.

- « Et il s'adapte à tout ! Plus adaptable encore qu'un P.O en intérim, c'est dire…» repartit l'autre de plus belle. « Le gingko tient la pollution, le froid, le chaud, et même le nucléaire. On a retrouvé des survivants de cette espèce à Hiroshima, suite au passage des Américains. Je pense qu'il nous survivra, nous aussi… »

Rien ne semblait pourtant moins sûr. Si certains collègues de cardio confessent encore parfois regretter Valérie, employée de l'accueil et depuis retraitée, ils se

1. Gingkoaceae



plaignent surtout du nouveau dispositif numérique. Au lieu de *l'aquarium* se tiennent désormais des bornes, des modèles identiques à ceux que l'on peut trouver au MacDo de Clignancourt, et qui remplacent dorénavant l'ensemble des salariés. Face à la gronde du personnel, les panneaux d'affichage précisèrent qu'il ne s'agissait là que d'un essai. Avant de déshumaniser le soin, mieux valait expérimenter.

Quant à l'imminente délocalisation du CHU sur le site de PSA, elle semblait compromettre l'avenir du jardin tout entier. *Le site est cédé* ; c'est tout ce qu'on avait trouvé de mieux à leur communiquer. D'aucuns s'étaient demandé ce qu'il adviendrait des pavillons historiques du site Claude Bernard, là où l'on pouvait encore trouver certains bureaux, la maternité, et un morceau de leur identité. La tour, ils y semblaient tout de même moins attachés. Mais qu'adviendra-t-il du gingko ?

En cet après-midi d'automne, face au tapis d'or de l'arbre se dénudant, Samy voit dans la résilience du gingko l'avenir de son métier. Certes, la directrice des investissements disait vouloir plus de nature dans le parc hospitalier. Néanmoins, le jardin demeurait la seule réalité matérielle de ce souhait. Les travaux ont pris du retard, et Samy pensa qu'il fallait toujours prévoir un délai habituel pour les temps des travaux. S'ajouterait enfin le coefficient relatif à l'implication des administrations dans son financement.

Si les bonnes intentions des architectes du siècle passé menèrent à l'existence d'un hôpital aussi vertical que bétonné, Samy et ses collègues espéraient que le prochain soit conçu de manière opposée. Marie François Xavier Bichat avait bien su révolutionner l'histologie moderne, et

le jardin SSR apparaissait comme la fibre ultime du CHU qu'il avait baptisé. Ce qui permet de composer entre les êtres, voire même un « lien vivant». À ses yeux, l'œuvre de Sandrine était centrale dans l'identité de la communauté. Dans l'un de ses rapports étudiants, Samy était allé jusqu'à l'appeler le *noeud sensoriel* du parc hospitalier.

Il se lève, serre son blouson contre lui puis s'éloigne vers les portiques de sécurité. Il jette un dernier regard vers le jaune profond du caducifolié. La nuit tombe sur l'idée qu'un hôpital n'est rien de moins, et rien de plus, qu'un territoire à cultiver.

PERMAN
Paper Mate® FLAIR M

Note des auteur·e·s: Si certains personnages ont pu être inspirés par des personnes rencontrées au cours de notre enquête, cette édition demeure un travail de fiction.